

@

Ernest MARTIN

**Étude historique
et critique sur**

**L'ART MÉDICAL
EN CHINE**

L'art médical en Chine

à partir de :

Étude historique et critique sur L'ART MÉDICAL EN CHINE

par Ernest MARTIN (18xx-)

Gazette hebdomadaire de médecine et chirurgie, Paris, 1872, série 2, tome 09 ; n° 5, pp. 65-75 ; 6, pp. 82-89 ; 7, pp. 97-104.

Consultable en mode image [ici](#) sur le site de la BIUM.

Le docteur Ernest Martin a été médecin à la légation de France à Pékin au début des années 1870.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
octobre 2012

L'art médical en Chine

Je vais essayer, dans cette étude, de jeter quelques lumières sur l'organisation de la médecine et la pratique médicale chinoises.

D'une manière générale, on peut avancer que toutes les institutions de la Chine sont tombées en désuétude, et le philosophe qui rapproche l'état présent de ce peuple de ce que l'histoire nous le montre il y a quelques siècles à peine s'étonne que l'instant de la chute ne soit pas encore arrivé.

Il n'est pas douteux qu'il y a eu pour ce peuple des périodes de prospérité, de splendeur même.

À ne s'en rapporter qu'à ses historiens, tout allait bien ; la plus glorieuse félicité régnait ; les lois étaient respectées, la justice était parfaite, l'administration irréprochable, les sciences et les arts florissants. Mais en y regardant d'un peu plus près, il faut bien rabattre un peu des éloges tombés de la plume de ces historiens officiels, que quelques censeurs osaient parfois contredire, s'exposant à expier par l'exil ou la mort ce crime de lèse-majesté ; car le monarque était responsable de la situation mauvaise ou prospère de l'empire qu'il gouvernait en maître souverain et absolu.

La théorie, en un mot, était et est même encore aujourd'hui irréprochable ; on se prend à l'admirer : elle reflète les maximes des sages et des philosophes de l'antiquité. Mais depuis longtemps les applications s'en sont séparées ; tous les rouages de cette société se sont paralysés, et l'observateur qui étudie, non plus les documents historiques, mais le phénomène dans son évolution actuelle, constate que les symptômes les plus alarmants menacent la nation tout entière.

Après ces quelques réflexions auxquelles nous ne pouvons donner ici plus de développement, abordons le sujet spécial que nous nous proposons de traiter dans ce travail.

L'art médical en Chine

Quelque lents que soient les progrès de la science, quelque faible que se montre la proportion entre les faits avancés et les vérités acquises et définitivement consacrées, les générations se lèguent toujours un héritage dont il serait injuste qu'elles méconnaissent l'importance. Or, si nous appliquons cette proposition à la science médicale et à l'organisation de cette science chez les Chinois, nous serons conduit à montrer la nullité presque absolue des travaux auxquels elle a donné lieu, partant l'inutilité des recherches de l'historien qui compulse les matériaux que les traductions des sinologues et des commentateurs ont mis à la disposition et à la portée de la critique consciencieuse et éclairée.

D'autre part, si difficile que soit l'accès de la société chinoise, si pénible, si semée d'obstacles, de préjugés à vaincre, de mauvais vouloirs à calmer, que soit l'information, les médecins européens ont cependant pu arriver, depuis plusieurs années, à se mêler assez à la vie de ce peuple pour se convaincre que, au point de vue pratique, rien de sérieux ne saurait être proposé à la science européenne.

Comment expliquer que l'illusion, à ce point de vue, se soit propagée si longtemps en Europe ?

Pour le faire comprendre, il nous faut entrer dans quelques développements historiques.

Du Halde, dans la [préface](#) (p. 32) de son remarquable ouvrage, avait déclaré les Chinois très habiles en fait de médecine.

Vers 1750, le célèbre Bordeu, *faisait un Traité sur le pouls*, aurait, au dire du père Grosier qui écrivait aussi un excellent ouvrage sur le Chine, pris pour bases de sa théorie celles des Chinois sur ce sujet.

Cette assertion du père Grosier est évidemment fort controuvable. La vérité est que, jusqu'à Bordeu, on avait négligé de porter une attention suffisante sur les diverses espèces de pouls. Ce médecin, sachant quel soin les Chinois apportent à l'inspection de

L'art médical en Chine

ce phénomène, entreprit de présenter une classification rationnelle basée sur les relations qui existent entre les maladies et les changements qu'elles impriment à la circulation. Or, comment admettre que les Chinois puissent se servir de cette base, puisqu'ils n'ont pas la moindre idée du phénomène lui-même ?

Ils croient que chaque partie du corps révèle un pouls particulier. Ils ne font aucune différence entre les artères et les veines : ils ne soupçonnent pas la métamorphose subie par le sang dans les poumons. Ils tâtent le pouls à chaque poignet, non pas à titre de contrôle, mais parce qu'ils le croient différent et destiné à leur fournir des indications spéciales. Ils en trouvent trois à chaque bras ; ils disent que le sang oscille dans les vaisseaux ; ils indiquent le poignet à consulter dans les maladies du cœur ; dans celles du foie, le même poignet, mais un peu plus haut, au niveau de l'articulation : dans les affections gastriques, c'est au poignet droit qu'il faut s'adresser ; dans celle des poumons, à l'articulation suivante du même côté ; dans celle des reins, à la main droite pour le rein droit, à la main gauche pour le gauche. Le pouls diffère, disent-ils, suivant les sexes, etc., etc. Nous pourrions poursuivre longtemps cette déjà trop fastidieuse énumération qui démontre si clairement l'absurdité de leurs théories, et nous, qui avons pu être témoin de ces procédés diagnostiques, nous avouons qu'ils ont suffi à nous fixer sur la valeur des praticiens chinois. On a prétendu que, par une sorte d'instinct propre, de sagacité spéciale à la race, ils arrivaient à diagnostiquer toutes les maladies, et, dans un ouvrage tout récemment publié en France, cette thèse est soutenue avec une chaleur de conviction que l'auteur, étranger d'ailleurs à la science médicale, eût mieux fait de mettre au service d'une autre cause.

Nous avons vu un médecin réputé fort habile nous dire que, quand le pouls est vite à la main gauche, la femme porte dans son sein un enfant mâle, tandis qu'elle aura une fille si le pouls est vite à main droite ! Et quand nous lui demandions s'il avait expérimenté

L'art médical en Chine

ce fait lui-même, il nous répondait qu'il était convaincu et qu'il n'en pouvait être autrement puisque ses livres lui avaient enseigné la chose.

Je citerai encore un autre exemple de cette incroyable crédulité : le médecin d'une canonnière anglaise perdit un des matelots de son équipage atteint de typhus ; il pria son collègue qui exerçait depuis quelques années à Canton de l'assister dans l'autopsie qu'il désirait faire. Celui-ci s'empressa d'inviter deux praticiens chinois à cette autopsie qu'il supposait pouvoir les intéresser. Ils acceptèrent par politesse, bien qu'à vrai dire ils eussent préféré qu'on les laissât chez eux.

L'autopsie eut lieu : les deux médecins anglais mirent un soin extrême à montrer à leurs chers invités les rapports des divers organes, puis, quand ils eurent terminé, persuadés que ces braves Chinois n'en avaient jamais tant vu de leur vie, ils leur demandèrent s'ils étaient satisfaits et s'ils ne désiraient pas être éclairés sur quelques points restés obscurs dans leur esprit :

— Nous sommes, dirent-ils, confondus de tant de complaisance de votre part ; mais nous devons vous avouer que tout ce que nous venons de voir est en désaccord complet avec ce que nous enseignent nos livres.

Les deux médecins anglais s'inclinèrent, et, après les salutations d'usage, restèrent comme stupéfaits, ne sachant que déplorer le plus de la naïveté ridicule de leurs collègues chinois, ou de leur orgueil insensé.

Revenons à notre théorie du pouls, mais pour dire qu'elle n'a pas la moindre apparence de valeur physiologique, et que lorsqu'on la voit pratiquée par un médecin chinois, on n'assiste qu'à une scène grotesque.

Eh bien, des centaines de volumes ont été écrits sans que les auteurs aient jamais songé à contrôler les observations antérieures.

L'art médical en Chine

Chacun a ajouté les siennes à celles de ses devanciers, et c'est ainsi, disent les Chinois, que la fameuse théorie a vu son trésor se grossir depuis tant de siècles, qu'il est devenu désormais l'inépuisable source d'une science parfaite.

Chose singulière ! Le spectacle que leur offre le sacrifice des animaux de boucherie ne leur donne pas même les notions les plus élémentaires des rapports généraux des organes ! Et c'est ainsi que tous les ans on continue à éditer, dans tout l'empire, les mêmes livres d'anatomie qu'il y a mille et deux mille ans. Que sont devenues ces planches qui, dit-on, ont été faites d'après les dissections des cadavres de suppliciés sur l'ordre de certains empereurs ?

Suivant le père Grosier, le docteur Sue, professeur à l'École de Paris, s'adressa à un missionnaire de Pékin pour avoir des renseignements sur la chirurgie chinoise ; il formula diverses questions auxquelles le père répondit, après avoir consulté les docteurs en renom du Céleste-Empire. Or, rien dans ses réponses ne vaut la peine d'être rapporté. La remarque la plus importante est celle-ci :

« La pierre est inconnue chez les Chinois ainsi que la gravelle, et cela, ajoute le père, grâce à l'usage du thé.

Mais il n'y a qu'un malheur à cette assertion, c'est qu'elle est complètement fautive : la preuve, c'est que chaque année, dans la ville de Canton, un chirurgien anglais des plus distingués, dont le nom nous échappe, mais que nous avons vu opérer, pratique en moyenne de soixante à soixante-dix opérations de taille ou lithotritie : certainement on consomme là tout autant de thé qu'ailleurs.

En 1813, un médecin sinologue, M. Lepage, publia un livre intitulé *Recherches sur la médecine des Chinois*. Dans ses *Mélanges asiatiques* (t, I, p. 243), M. Abel de Rémusat fait l'éloge de ce livre, qu'il déclare supérieur à ceux de Boym, de Kaempfer, de du Halde,

L'art médical en Chine

de Dujardin sur le même sujet. M. Lepage constate le peu de progrès faits par les Chinois, ce qu'il attribue à leur isolement ; puis il ajoute, comme s'il regrettait un jugement trop sévère, que, bien qu'inférieures aux nôtres, les connaissances anatomiques de ce peuple suffisent cependant pour donner une idée de la disposition générale des parties. Du reste, termine-t-il, son ignorance n'est pas aussi grande que celle des Grecs.

Nous ne perdrons pas notre temps à commenter de pareils jugements ; mais nous ne saurions passer sous silence un fait qui prouve jusqu'à quel point les idées préconçues peuvent créer et propager l'erreur.

En 1848, la chambre de commerce de Saint-Étienne publia un travail ayant pour titre *Description méthodique des produits recueillis dans un voyage en Chine*, par M. Hedd, délégué du ministère de l'Agriculture : au § 956, page 953, on trouve la description de quatre planches d'anatomie, et l'auteur du travail conclut en disant que, malgré leurs imperfections, les planches démontrent que les Chinois connaissent parfaitement l'anatomie !

Or, voici ce qui était arrivé : une traduction en chinois d'un atlas d'anatomie avait été faite par un médecin anglais résidant à Canton, et qui avait pris le meilleur et le plus récent atlas publié à Londres !

L'estimable délégué de la chambre de commerce de Saint-Étienne avait été, en un mot, victime d'une erreur quelque peu mystifiante. Mais combien de lecteurs, sous les yeux desquels est tombé son travail, sont restés convaincus que les Chinois en savent plus long que Harvey, Morgagni, Vésale, etc.

Quant à M. Lepage, s'il est si indulgent sur la valeur anatomique des livres chinois, il est plus sévère pour les théories médicales qu'il déclare obscures ou ridicules.

Quant à la chirurgie, il en porte un jugement sans réplique : « Elle est, dit-il, nulle. »

L'art médical en Chine

Pour les questions d'hygiène et de thérapeutique, il ne se prononce pas ; il est, selon lui, impossible de reconnaître leurs médicaments, faute de nomenclature correspondante. Nous montrerons plus loin que, aujourd'hui, nous en savons, sous ce rapport, beaucoup plus qu'on n'en pouvait connaître de son temps.

On trouve au *Journal de la Société Royale asiatique* (décembre 1864, art. V, n° 1), le sentiment du docteur Henderson, qui a pratiqué plus de trente années en Chine :

« Les Chinois, dit-il, ne sont pas plus ignorants en médecine que dans les autres sciences ; ils n'y entendent absolument rien.

C'est aussi notre sentiment ; mais nous avons ici une remarque à faire : Dans les sciences physiques et chimiques, ils ne savent rien et ne font pas de difficulté à le confesser, en faisant toutefois cette réserve qu'ils ne les croient pas utiles, si ce n'est dans les limites de leurs applications pratiques ; mais, en fait de médecine, ils soutiennent que leurs notions sont sérieuses et, pour le prouver, disent qu'elles remontent à la plus haute antiquité : ils ajoutent, ce qui est du reste vrai, que l'édit barbare de Chi-Hoang-ti (213 ans avant J.-C.), ordonnant l'incendie des bibliothèques de tout l'empire, fait exception des ouvrages sur la musique, l'agriculture et la médecine, de sorte que la bibliographie médicale n'a point été interrompue dans sa tradition tant de fois séculaire. Voilà sans doute une preuve singulière de l'importance d'une science ! Mais si elle affirme la haute antiquité de cette science, il convient de rechercher la valeur réelle des matériaux qu'elle comprend, et la critique peut aujourd'hui s'exercer en toute connaissance de cause.

Essayons une analyse succincte des principaux ouvrages chinois en suivant l'ordre chronologique : Les nommée Shing-Ming et Hwang-ti sont les premiers médecins qui aient composé des écrits authentiques, et la tradition a soigneusement conservé les règles tracées par eux.

L'art médical en Chine

Vingt-quatre gros volumes ont été publiés sous forme de commentaires par Wan-Ping, quelques années plus tard.

Puis parurent trente-quatre autres volumes concernant la pratique des maladies internes, et ayant pour auteur ce même Hwang-ti.

Vers le II^e siècle de notre ère, fut publié un livre appelé *Nang-King*, et contenant la solution de quatre-vingts questions douteuses. Ce livre a donné lieu à au moins dix commentaires différents, imprimés vers le XI^e siècle.

Au III^e siècle de notre ère, un docteur du nom de Shang-She-hung a donné une nouvelle édition de ce *Nang-King*. Plus tard, Wang-Shuh-ho a publié sur le pouls dix énormes livres qui ont été souvent réédités, et sont encore aujourd'hui le traité le plus célèbre sur la matière.

Au Xe siècle, parut un petit opuscule sur les affections des yeux.

Plus tard, sous la dynastie des Song, on imprima un traité sur la matière médicale où l'on énumère les principales prescriptions. Peu de temps après parut un *Traité des fièvres*.

Au XIII^e siècle, une dissertation sur les maladies des femmes et à la même époque un ouvrage en douze volumes sur les fièvres.

En 1340, un *Traité des maladies générales*. En 1360, le médecin Wan-li écrivait une longue dissertation sur les fièvres, c'est-à-dire sur toutes les maladies aiguës, car ces affections, de quelque nature qu'elles soient, quel que soit leur siège, sont toujours des fièvres pour les écrivains chinois.

En 1365, Tse-ti-chi composa un *Traité sur les maladies de la peau*, qui ne sont pas peu communes chez ce peuple, fort peu soucieux de la propreté du corps. A part les bains, qu'il recommande, tout son livre est un tissu d'absurdités.

L'art médical en Chine

Plus tard, Choo-su, prince de la dynastie des Ming, composa une Encyclopédie thérapeutique en 160 fascicules, 770 règles et 22.000 prescriptions.

La fameuse *Matière médicale* Pun, Tsoun, Kang, Mouh, fut complétée par Li-shi-chin vers le milieu du XVIIe siècle. Elle comporte 52 volumes ; plus de 800 auteurs y ont contribué, et, sur 1.890 remèdes, la préface de l'œuvre annonce qu'il y en a 370 entièrement nouveaux. La base de cet ouvrage est un petit travail écrit par Shing-mung quelques siècles après Jésus-Christ. On trouve une analyse de cette espèce d'herbier insérée dans Journal de Londres (1860) par M. Daniel Hanbury.

En 1591 parut un Traité sur l'hygiène où l'on indique le moyen de prévenir les maladies et de vivre selon la vertu.

En 1595 se succédèrent plusieurs monographies sur la pathologie des enfants, avec *prescriptions extraites des plus anciens auteurs* ; puis un autre ouvrage en sept tomes sur l'acupuncture illustré de planches.

En 1602 fut publiée une assez compendieuse dissertation sur les maladies des femmes, des vieillards et des enfants.

En 1650 furent écrits les premiers ouvrages sur le choléra où l'on discute les diverses méthodes de traitement.

En 1684 parurent huit volumes sur la parturition. Or, il faut savoir que jamais les médecins chinois ne font d'accouchements : ceux-ci sont toujours confiés à des matrones.

En 1685, huit volumes sur les maladies des yeux.

En 1686, une monographie décrit les phénomènes de la parturition et indique les soins à donner aux petits enfants.

En 1696, Sung-hu composa un ouvrage en seize parties. Il indique les moyens de se préserver des maladies et de guérir toute espèce de maladie.

L'art médical en Chine

En 1698, Ching-li-ting publia un livre sur les propriétés des drogues, et en 1707 on imprima une nouvelle édition de ce livre.

Un peu plus tard, Ki-ken-kwang composa une monographie où il donne le moyen de sauver la vie des suicidés à quelque genre de suicide qu'ils aient eu recours.

En 1740 un grand ouvrage en quatre-vingt-dix fascicules traite du pouls, de la circulation de l'air dans le corps et des règles à suivre dans le traitement des fractures des os. Il y a des planches explicatives et un essai de classification des maladies.

En 1750 parurent plusieurs petits travaux : l'un d'eux, écrit par Chin-kouo-pang, se livre à des considérations générales sur la médecine ; un autre, de Li-chun-tse, comprend dix chapitres sur le même sujet.

En 1822, le Hung-yung publia en huit volumes une dissertation sur le chaud et le froid, le sec et l'humide, le plein et le vide, les passages libres et les obstructions, le montant et le descendant, le masculin et le féminin, l'externe et l'interne, etc., etc.

Ainsi, et comme le fait très judicieusement ressortir le docteur Henderson, ce n'est ni par le nombre ni par la variété des ouvrages sur l'art médical que pèchent les auteurs chinois ; mais il faut se décider à reconnaître que tous leurs écrits sont empreints de la plus complète ignorance mêlée aux plus ridicules superstitions. On ne saurait accuser de partialité le savant médecin anglais que nous venons de citer : il a passé toute sa vie en Chine ; il a traduit lui-même les monuments les plus célèbres de la bibliographie sinique. Sa critique est donc des plus autorisées, et ce n'est qu'à la fin de sa longue pratique, de ses patientes recherches, de ses difficiles informations, de ses pénibles observations, qu'il s'est décidé à porter un jugement que tout médecin étranger ayant quelque expérience des Chinois ne peut s'empêcher de considérer comme l'expression de la vérité. Les systèmes de ce peuple passent, en effet, à côté des vérités sensibles à tous. Les phénomènes objectifs

L'art médical en Chine

les plus simples, les plus directs n'arrêtent pas un instant les observateurs chinois ; ils poursuivent l'exposé de leurs théories jusqu'à ce qu'ils soient arrivés aux plus grossières absurdités, et sans qu'un seul instant ils aient été arrêtée par les protestations du bon sens, qu'ils sont d'ailleurs susceptibles de manifester lorsqu'il s'agit de faits et d'idées d'un autre ordre. Le merveilleux les séduit ; ils s'imaginent que c'est le seul moyen de séduire également ceux auxquels ils s'adressent.

L'anatomie leur est inconnue : aussi ne cherchent-ils jamais à réduire une fracture ; celle-ci guérit comme elle peut, et, si ce n'est l'application d'un moyen de contention invariable, la guérison ou la soudure se produisent sans autre intervention et dans la situation primitive des os fracturés.

Muscles, artères, veines, nerfs, ils confondent tout. Ils ont bien peut-être quelques idées vagues sur les sympathies des organes, mais ils les expriment par des images d'une poésie hors de propos. Quand ils ont dit : « Le cœur est le mari et le poumon est l'épouse », ils ont posé les principes de tout ce qu'ils savent de la physiologie de ces deux organes, et ayant ainsi ouvert le champ à leur imagination, ils vont disserter sur ce thème durant des centaines et même des milliers de pages, entremêlant le tout des maximes de leurs sages et assurés qu'ils ont donné par là la preuve la plus irréfragable de leur vaste mémoire et de leur profonde érudition. Ils appellent l'homme un petit univers et dissertent sur ce sujet à perte de vue, entassant mille inanités ; mais leur imagination s'est détendue tout à l'aise.

Tout corps, disent-ils, se compose de cinq éléments : le feu, l'eau, le métal, le bois, la terre.

Ces cinq éléments correspondent aux : cinq plantes, cinq sens, cinq métaux, cinq viscères.

La maladie n'est autre qu'un dérangement, une dysharmonie de ces éléments.

L'art médical en Chine

Les idées procèdent de l'estomac.

Il y a trois âmes ; la principale réside dans le foie.

Les petits nouveau-nés n'ont pas encore d'âme, et la très indulgente législation établie par le code contre l'infanticide se ressent beaucoup de cette curieuse hypothèse spiritualiste. Mais ils ne déterminent pas l'époque à laquelle apparaissent les trois âmes ; ils se contentent de dire qu'elles viennent peu à peu, successivement et d'autant plus vite que l'enfant est appelé à une plus haute destinée. Ils ne sont pas très certains que la femme possède ces trois âmes ; les uns inclinent à le nier, d'autres s'abstiennent d'opiner.

La vésicule biliaire est le siège du courage ; en langage chinois on ne dit pas : « Cet homme, ou ce cheval, a peur », on dit : « Sa bile est petite ».

Si la vésicule fait ascension dans les régions supérieures, comme ils croient le fait possible, ils rapportent ce mouvement à un violent chagrin.

Les petits intestins se joignent au cœur, les grands aux poumons. Ils ont en tout, petits et grands, seize circonvolutions.

Nous ne nous étendrons pas plus longtemps sur ces grotesques élucubrations : nous avons choisi les plus saillantes, celles qui font comme la base fondamentale de la science médicale sinique.

Si l'on se propose de se livrer à un travail d'érudition pure, à un rassemblement mécanique de matériaux, il peut, sans doute, en résulter quelques services : la chronologie, l'histoire, la philosophie, la morale, y trouveront quelque chose à glaner. L'esprit de méthode, de classification, en un mot la conception scientifique, sont autant de problèmes posés sur cette race, et qui peuvent être éclairés par ces recherches.

L'histoire comparée apprend que l'art médical, si informe qu'il fût, existait cependant à une époque où celui des nations civilisées de l'Europe était plus uniforme encore, car il faut ne pas l'oublier,

L'art médical en Chine

notre pharmacopée d'il y a cent ans fourmille encore d'absurdités aussi grossières que celles des Chinois, et elle eût pu, sans trop déroger, donner le fiel d'un homme courageux comme breuvage et remède contre la couardise. Mais elle se garderait de le faire aujourd'hui, tandis que les Chinois continuent à se servir de ce singulier moyen.

Qu'on cesse donc de prétendre que la médecine chinoise est une source précieuse d'où peuvent jaillir des découvertes utiles à l'humanité. C'est vraiment pousser trop loin cette manie d'admiration qui a engendré tant d'erreurs sur la Chine, manie malheureusement quelquefois exploitée par de prétendus sinologues.

Quant à nous, qui ne sommes point versé dans la connaissance de la langue chinoise, nous mettons notre plus grand soin à choisir les critiques autorisés et nous en faisons la base ou plutôt le point de départ de nos observations, et, lorsque notre expérience personnelle nous fait rencontrer les mêmes jugements à porter, nous n'hésitons pas à trouver plus conformes à la vérité, les vérités elles-mêmes que les phrases admiratives des pseudo-sinologues et pseudo-médecins dont nous parlions tout à l'heure.

Depuis dix ans qu'un grand nombre de médecins étrangers de toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique exercent leur art en Chine, ils n'ont rien appris, rien vu, rien surpris dans les faits et gestes des médicastres et empiriques du Céleste-Empire qui vaille la peine d'être proposé à la science européenne. Nous avons nous-même cherché de bonne foi, et avec tout le soin dont nous sommes capable, durant un séjour de plusieurs années à Pékin, nous n'avons pas été plus heureux. Nous avons interrogé nos collègues des autres légations, dont quelques-uns, parlant la langue et tenant des dispensaires depuis longtemps, avaient une expérience plus grande que la nôtre et un contact plus facile avec les médecins chinois : tous nous ont répondu qu'il n'y avait rien de sérieux à apprendre des Chinois.

L'art médical en Chine

Nous nous sommes adressé à un des plus renommés praticiens de Pékin, le grand pontife de l'acupuncture, *seule pratique chirurgicale en usage*, et nous lui avons demandé toute la série des instruments qui composent l'arsenal chirurgical chinois : nous possédons donc tous ces instruments et nous avons avec eux la preuve qu'ils sont encore au-dessous de l'enfance de l'art.

Parmi les monuments de la bibliographie médicale sinique, il y a un ouvrage que nous n'avons pas mentionné et qui mérite cependant quelques remarques. Nous voulons parler du *Si-yuen-luh* qui jouit de la plus grande notoriété en Chine ; c'est un traité de jurisprudence médicale écrit en 1247, par Sung-tse, et réimprimé en 1400. On s'en est de tout temps servi, et l'on s'en sert actuellement encore dans les cours de justice pour les instructions délictueuses et criminelles.

Pendant la période du XVIII^e siècle, il a été édité sept fois.

Il constitue une arme puissante entre les mains de la justice, parce que le peuple est convaincu qu'aucun crime et notamment aucun empoisonnement, crime le plus fréquent en Chine, ne peut échapper aux investigations de ceux qui savent interpréter et manier cette arme.

Lorsqu'un mandarin, *Si-yuen-luh* en mains, a procédé à l'examen juridique d'un cadavre, il déclare qu'il est suffisamment éclairé sur le genre de mort : qu'aucune des circonstances qui ont précédé, accompagné ou suivi le crime ne lui ont échappé : il affirme, soit la mort naturelle, soit le crime, soit le suicide : cela fait, le coupable, instruit de tout, ne manque jamais de faire l'aveu de sa faute ; il sait que c'est inutile, puisqu'il connaît l'infaillible lumière que le *Si-yuen-luh* a versée dans la conscience du juge. D'autre part, la preuve par le *corpus delicti* n'est pas admise dans la législation chinoise. Ainsi le verdict du juge s'appuie sur des bases certaines et il condamne ou acquitte, grâce au précieux secours du *Si-yuen-luh*. — On voit de quelle importance est cet ouvrage.

L'art médical en Chine

Les procédés généraux qu'il contient pour la démonstration de l'homicide par les substances vénéneuses ne sont pas d'une chimie très forte ; mais cela importe peu, puisque l'aveu suit l'affirmation de l'expert ; le but est rempli, et au dire de plusieurs personnes, il paraîtrait que la justice chinoise n'enregistre pas souvent de fausses sentences. C'est au moins un grave problème à éclairer et ce n'est pas ici le lieu de le discuter.

Retenons seulement ceci : que le *Si-yuen-luh* n'a qu'une apparence de valeur scientifique, mais qu'il rend pourtant de réels services comme moyen d'intimidation et comme un auxiliaire de la juridiction criminelle, et qu'à ce titre seul il offre un grand intérêt ; c'est certainement grâce à lui que la torture chinoise, autrefois si usitée et si barbare, est devenue moins fréquente et s'est fort adoucie. Malheureusement il sert trop souvent d'abri à des magistrats indignes qui, invoquant les prétendues lumières du *Si-yuen-luh*, prononcent en son nom des arrêts motivés, contre lesquels de pauvres diables ne peuvent protester faute d'influence ou d'argent ; car si le *Si-yuen-luh* a force de loi, il est annuellement révisé par ordre impérial, et doit se trouver dans tous les tribunaux et yamens.

La seule traduction complète qui en ait été faite est due à de Grijs ; elle est écrite en langue hollandaise. Il y en a des extraits dans presque toutes les langues européennes.

Dans les *Mémoires des Chinois* (t. IV, p. 421), on en trouve une analyse, mais fort incomplète : ainsi, le chapitre relatif aux poisons y est passé sous silence. Le traducteur déclare qu'il ne veut pas s'arrêter sur ce matières, de peur d'enseigner à l'Europe des choses qu'elle ne connaît pas mais qu'elle n'a que trop fini par connaître en dépit de ces respectables scrupules. Cependant, malgré la richesse du catalogue des poisons européens, nous ne sommes pas trop éloignés de penser que les poisons chinois l'emportent encore numériquement. L'homicide consommé avec eux est d'une fréquence considérable, qu'il est évidemment difficile de préciser et

L'art médical en Chine

dont les annales judiciaires ne peuvent guère donner d'idée, attendu que la plupart restent ignorés et conséquemment impunis. Le Chinois est d'une habileté prodigieuse à se défaire de son ennemi par le poison ; le temps n'est rien pour lui, et s'il lui faut des mois, des années même, il ne se hâte pas et agit avec la lenteur qui dissimule le soupçon, mais conduit sûrement au but.

Un de nos plus savants missionnaires, voyageant dans le Moupin, province chinoise du Thibet, s'aperçut que malgré la simplicité des aliments qu'il prenait, sa santé s'altérait. Il ne pouvait soupçonner son domestique chinois qu'il regardait comme un compagnon fidèle et qui était, d'autre part, chrétien. Cependant ses souffrances augmentaient chaque jour ; il se décida à se tenir en défiance, et ne mangea plus que des œufs à la coque dont il surveillait lui-même la cuisson.

Rien n'y fit ; il continua à souffrir. Enfin, il entreprit une surveillance si minutieuse, qu'il arriva un jour à se convaincre que l'eau qui servait à la cuisson de ses aliments était empoisonnée et que les œufs eux-mêmes s'imprégnaient du poison.

Notre intention était de donner de ce livre une analyse plus complète que celles qui ont paru jusqu'ici. Dans ce travail, nous nous bornerons à ce simple aperçu et nous ajouterons que la science médico-légale européenne ne saurait s'enrichir d'aucun fait nouveau. Les rares bonnes choses que contient le *Si-yuen-luh*, sont des vérités acquises depuis longtemps et les inanités qui en constituent le fond principal, ne peuvent guère nous intéresser.

Si nous nous sommes arrêté plus longtemps sur cet ouvrage considéré par les Chinois comme un des plus considérables, notre jugement vient s'appuyer encore sur celui du docteur Henderson, et sur ceux des savants que leurs études autorisent à traiter les questions de cette nature.

Nous ne dirons que quelques mots d'un ouvrage qui a eu et a encore une assez grande vogue parmi les Chinois. Il s'appelle le

L'art médical en Chine

Cong-fou, et le [tome IV des Mémoires des Chinois](#) en donne une analyse avec planches : c'est l'art de guérir les maladies en faisant prendre au corps certaines postures. La théorie de cette médication, les considérations physiologiques sur lesquelles elle s'appuie, sont tellement burlesques, que nous nous dispensons d'y insister. Les bonzes tao-sse exploitent très fructueusement cette pratique dont ils prétendent posséder tous les arcanes.

Que dirons-nous de l'acupuncture ? Les Chinois, comme on le sait, en usent fréquemment, presque même à tout propos ; c'est vraiment leur panacée nationale, et comme nous le montrerons plus loin, la base de l'enseignement médical officiel.

En effet, elle suppose la connaissance parfaite des 360 parties du corps où l'on peut enfoncer l'aiguille. Le livre sur la médecine des Chinois, publié à Paris il y a quelques années, et ayant pour auteur un de nos consuls les plus honorables, consacra cent pages à la description de cette pratique, qu'il fait précéder de la théorie pour arriver à la description des divers points d'élection et à la nomenclature des maladies dont la guérison est liée à la connaissance exacte de chacun de ces points : le tout est terminé par des planches dites anatomiques. Nous ne pouvons qu'admirer la robuste patience dont l'auteur a fait preuve en reproduisant de telles absurdités qu'il est sans nul doute persuadé ne pouvoir être d'aucune utilité sérieuse à la science européenne ; mais cet honorable consul a préféré ne porter aucun jugement sur la valeur de cette pratique, se contentant d'avoir fourni une simple exposition didactique. Avant lui, M. Abel de Rémusat s'était occupé de cette méthode chinoise et avait exprimé ce jugement, qu'elle ne repose que sur le plus grossier empirisme. Il faut espérer qu'il ne sera plus jamais question de l'acupuncture telle que la conçoivent et la pratiquent les médecins chinois, car la chirurgie européenne la connaît et s'en sert, mais avec discernement : on sait qu'elle ne donne guère que de fort minces résultats, et qu'elle est de plus en plus abandonnée pour des moyens plus efficaces.

L'art médical en Chine

« Sortie d'un oubli presque complet, elle est retombée dans un discrédit profond. » Tel est le jugement porté par un homme compétent et qu'on trouve au [tome I, p. 171, de la Médecine opératoire de Sédillot](#).

Nous avons eu l'occasion d'observer trois cas pathologiques où l'acupuncture fut employée.

Dans le premier cas, il s'agissait d'un homme de quarante-cinq ans environ, traité par le médecin chinois pour une maladie du ventre, soi-disant ; l'aiguille fut enfoncée à la partie antérieure du poignet. La douleur du ventre ne disparut pas et nous n'en étions pas surpris, car le véritable diagnostic était une tumeur cancéreuse de l'estomac. Mais voilà qu'au bout de trois mois du traitement par l'aiguille survint chez le malheureux une tumeur anévrysmale de l'artère radiale !

Dans le deuxième cas, il s'agissait d'un enfant de quatre ans qui, suivant le médecin, était atteint de refroidissement des entrailles, et auquel on pratiqua l'acupuncture au bas des reins. Le soi-disant refroidissement guérit, mais l'enfant devint paraplégique, sans qu'on soupçonnât ce qui s'était passé et ce que le lecteur devine aisément.

Je me dispense de relater le troisième cas, dans lequel l'aiguille commit un méfait analogue à ceux que je viens d'exposer.

« J'ai vu, dit le docteur Henderson dans un travail que nous avons cité déjà, des gastrites aiguës et des hépatites mortelles survenues consécutivement à des aiguilles enfoncées dans les régions pour affections supposées des organes correspondants. Ils emploient l'acupuncture dans tous les cas.

Les Chinois recourent souvent au moxa, et cela d'après les règles du plus grossier empirisme.

Pour les maux d'estomac, ils l'appliquent aux épaules ; dans les maladies de la poitrine ils brûlent le dos ; dans les odontalgies, ils

L'art médical en Chine

brûlent le pouce ; dans l'affection vénérienne, ils la parsèment tout le long du l'épine dorsale.

Ils usent fréquemment du massage, qui est une spécialité dévolue aux barbiers, et dont ceux-ci tirent du reste un bon parti dans les névralgies de la tête.

On voit souvent au cou des Chinois toute une série d'ecchymoses linéaires, dues à des pincements pratiqués avec le pouce et l'index. C'est, disent-ils, souverain dans les affections de la gorge.

Je ne puis omettre de parler d'une question plus sérieuse : celle de la variole.

Selon toute probabilité, c'est la Chine qui a donné cette maladie à l'Europe, et c'est l'Europe qui lui a donné en retour le vaccin.

Les anciens missionnaires, dans les *Lettres édifiantes* notamment, parlent très souvent de cette maladie, qui exerçait et exerce encore de grands ravages dans tout l'extrême Orient. Ils avaient vu que les Chinois se servaient de la poussière des pustules desséchées et l'inoculaient sous la muqueuse nasale, et quelquefois sous l'épiderme de la partie inférieure du pouce. Ils nous apprennent que, suivant leur habitude de mêler le grotesque au sérieux, ils inoculaient la narine gauche pour les filles et la droite pour les garçons. Celle pratique de l'inoculation remonte fort loin : elle est mentionnée dans les ouvrages publiés sous l'empereur Tchen-sou, au Xe siècle avant Jésus-Christ, et est encore usitée dans l'intérieur du pays ; car, bien que le *cowpox* ait été importé depuis le commencement du siècle, il n'a pas fait de bien rapides progrès. Telle est la force des préjugés qui frappent toute importation étrangère : tout est mis en suspicion ; et si dans quelques points des provinces de l'intérieur le vaccin a pénétré, c'est grâce au stratagème employé par les mandarins, qui, connaissant les bienfaits de la vaccine, cherchent à la propager. Les uns disent que ce vaccin est apporté par les musulmans, et l'on sait

L'art médical en Chine

qu'il y en a un grand nombre en Chine, où ils jouissent d'une tolérance très grande : il y a des provinces entières en leur pouvoir ; ils sont mêlés aux autres Chinois, dont on les distingue à peine. D'autres mandarins publient que le vaccin est une découverte de l'empereur, et leurs administrés n'ont pas besoin d'un autre argument pour être convertis.

Dans les ports, le contact incessant des étrangers et l'exemple des bienfaits qu'ils les voient retirer du vaccin, les ont convaincus plus aisément. L'importation remonte à 1808 ; c'est le docteur Pearson qui l'employa pour la première fois à Canton. Un traité explicatif fut aussitôt traduit en chinois par Staunton, savant sinologue anglais. Depuis, la pratique s'est étendue successivement à tous les ports.

A Pékin, aujourd'hui, le docteur Dudgeon s'en occupe activement. Plusieurs établissements chinois se sont formés, et l'on vaccine environ 2 à 3.000 enfants par an.

Il est donc certain que quand les efforts des autorités se seront plus encore affirmés, la vaccine finira par s'implanter d'une manière définitive en Chine et s'y généralisera.

Nous n'insisterons pas davantage sur les méthodes médicales et chirurgicales chinoises, dont nous sommes loin d'avoir épuisé la liste. Nous avons choisi celles qui sont le plus usitées, et il nous semble que nous sommes fondé, sans être taxé d'exagération, à les considérer comme plus ou moins nulles, puériles, sans parler des cas où quelques-unes entraînent des résultats indirects, mais qui n'en sont pas moins déplorables. De tels résultats accusent, sans doute, le praticien beaucoup plus que les méthodes. Mais il n'en reste pas moins démontré que les bases sur lesquelles reposent ces méthodes n'étant que d'un empirisme obstiné, il est impossible qu'elles soient la source d'une pratique sérieuse et progressiste. Elles sont une des nombreuses expressions de la loi d'immobilité qui régit la nation chinoise ; elles ne sauraient conséquemment

L'art médical en Chine

mériter le nom de scientifiques et prétendre jeter la moindre lumière sur les nôtres.

Sans sortir du domaine des sciences médicales, sans rechercher si la modalité psychique de la race jaune ne peut pas éclairer ce problème du néant de l'art et de la pratique qui nous occupent, il convient cependant de mettre en relief deux faits susceptibles de guider l'observateur dans cette investigation.

Le premier de ces faits, c'est que les croyances religieuses se sont, dès le principe, opposées à la dissection cadavérique. Ces croyances, dans lesquelles la doctrine pythagoricienne joua un grand rôle, consistent à affirmer le passage du corps dans l'autre monde et sans aucun changement, C'est en définitive là le dogme officiel de l'Église chrétienne, arrangé, spiritualisé par saint Augustin, qui admet la résurrection du corps, moins la laideur et la difformité.

Or, la conséquence, aux yeux des Chinois, c'est que toute mutilation ou toute séparation d'une partie quelconque du corps leur inspire une invincible répugnance, car ils tiennent à paraître dans le monde de ténèbres tels qu'ils étaient dans le monde de la lumière, pour employer leur langage consacré. On a bien dit qu'ils redoutent la souffrance : sans doute cette assertion est vraie ; et en cela ils ne diffèrent guère des autres peuples ; mais il est certain que leur répugnance à l'action chirurgicale dérive en grande partie de l'opinion religieuse que nous venons de mentionner.

Le deuxième fait se trouve dans la législation chinoise elle-même, laquelle consacre le principe de la responsabilité et formule les clauses les plus sévères contre tout médecin entre les mains de qui un malade meurt ; du moins telle est la théorie, et nous ne prétendons pas dire que l'application en soit rigoureuse et fatale. Car si, comme nous l'avons énoncé précédemment, il y a souvent un écart considérable entre la théorie et la pratique, il faut faire une exception pour ce qui regarde la médecine dont l'exercice s'est d'autant plus scrupuleusement conformé à l'esprit du code qu'elle

L'art médical en Chine

rencontrait dans les croyances religieuses les raisons d'une intervention à peu près nulle.

Ainsi, à la quatrième division des [lois rituelles, livre II, section CLXII](#), il est dit :

« Tout médecin qui prépare des médicaments sans se conformer aux règles classiques et sans les accompagner de commentaires précis, recevra cent coups de bâton.

Si la médecine n'est pas du première qualité, il recevra soixante coups.

À la section CCXCXII de la sixième division, on lit :

« Si un médecin perd maladroitement son malade, ce qui sera expertisé, il pourra se racheter, comme dans le cas d'homicide involontaire, mais il devra quitter sa profession pour toujours ; si l'acte a été intentionnel dans le but d'extorquer de l'argent, et que la preuve en soit faite, cet argent sera considéré comme volé et la punition sera appliquée en conséquence ; si le malade succombe, le médecin sera décapité.

On comprend que, placés devant les rigueurs d'une telle législation, le médecin n'intervienne pas d'une manière bien sérieuse. Il se maintiendra dans le cercle des formules classiques qui le protégeront contre tout procès de tendance ; le reste ne lui importe point. Il est admis que lorsqu'un malade est considéré par lui comme ne pouvant guérir, il ne tente rien. La famille s'incline devant cette sorte de verdict, et lorsqu'il s'agit d'affection grave, réputée contagieuse, il répond à l'appel qui lui est fait, mais, aussitôt arrivé sur le seuil de la porte de l'appartement du malade, il déclare solennellement qu'il est inutile de rien tenter, que la mort est certaine, et que donner de nouvelles drogues serait une dépense inutile.

L'art médical en Chine

Nous aurions désiré présenter ici un historique de la pharmacopée chinoise, mais les limites imposées à notre travail nous forcent d'abréger cet examen.

On sait que le *Pent sao* (mot qui signifie origine des plantes) est l'herbier chinois, qui comprend plus de soixante volumes. A défaut de classification physiologique, cet ouvrage ne manque pas de poésie.

C'est ainsi qu'il compare les plantes aux membre d'une société bien organisée, dont l'importance décroît depuis le souverain jusqu'aux gens du peuple. La question des incompatibilités y est traitée ; non pas des incompatibilités chimiques, bien entendu : il s'agit simplement de propriétés dynamiques contraires fondées sur des théories dont nous ferons grâce aux lecteurs, ainsi que des mille et mille détails relatifs à la manière de récolter les plantes ; si c'est à l'ombre, au soleil, à quel quantième de la lune, etc., etc.

« Assurément, dit du Halde, il faut une prodigieuse mémoire pour arriver à posséder les innombrables minuties de la pharmacopée chinoise, et comme on ne rencontre aucun principe scientifique qui les règle, il est douteux que jamais médecin chinois puisse se flatter de posséder cette science et d'agir selon ses prescriptions.

Quant à ceux qui espèrent qu'on découvrirait dans la pharmacie chinoise quelques trésors cachés, nous sommes convaincus qu'ils s'abusent.

En 1858, un chimiste anglais a publié une *Materia medica* chinoise (*Pharmaceutical Journal and Transactions*, vol. I, p. 15). Or, on peut s'assurer que la nomenclature ne renferme rien que nous ne connaissions déjà.

Le docteur Tatarinow, qui a occupé durant dix années le poste de médecin de la légation russe à Pékin, a recueilli avec le plus grand soin les drogues les plus usitées dans le nord de la Chine. Elles sont au nombre de 497. Elles ont été déterminées par lui dans

L'art médical en Chine

un travail intitulé *Enumeratio medicamentorum sinensium quæ pekini comparanda et determinanda curavit A. tatarinow medicus missionis russiæ* (Petropoli, 1856). Ces médicaments ont été envoyés à Saint-Pétersbourg, puis décrits et expérimenté cliniquement par le professeur Honarinow (*Gaüger Repertorium für Pharmacie*).

Voici le jugement du docteur Henderson :

« Les Chinois sont très maladroits dans le préparation de leurs drogues, qui au bout d'un temps très court se gâtent.

Nous avons eu nous-mêmes sous les yeux toute la série des substances balsamiques que notre collègue le docteur Bretchneider, de la légation russe, a analysées et comparées aux substances similaires venant d'Europe : elles étaient toutes inférieures et mélangées de produits extractifs en notable proportion ; du reste, quelques-unes d'entre elles viennent d'Europe, qui n'a pas l'habitude d'envoyer en Chine ce qu'elle a de meilleur.

La Chine nous a donné la rhubarbe, qui nous rend d'incontestables services dont nous lui sommes très reconnaissants. Elle peut continuer à croire que son fameux gen-sen, *qui se vend au poids de l'argent*, a la vertu de reculer les limites de la vie ; elle ne nous persuadera pas. Nous ne nions pas qu'elle possède des succédanés qui ne sont pas sans valeur ; mais ce ne sont pas des trésors, et nous persistons à croire qu'on n'en découvrira jamais, dans les vertigineuses profondeurs du Pen-tsao.

S'il s'agit de faire l'histoire du l'enseignement médical en Chine, on ne doit pas s'attendre à rencontrer quelque chose de plus sérieux que ce que nous avons montré pour la science elle-même. Il se peut qu'autrefois une organisation réelle ait existé, de même que nous croyons que l'assistance publique a eu une époque florissante, et qui fait réellement honneur au sentiment de ce peuple ; mais de tout cela il ne reste plus rien que quelques efforts qui restent

L'art médical en Chine

impuissants, tant est profonde la désorganisation du corps politique et social de ce vaste empire, dans lequel, *par une sorte de paradoxe*, la population continue à croître en dépit des fléaux périodiques qui l'accablent.

Or, si, comme nous pourrions le démontrer, l'assistance publique est tombée dans un état déplorable, nous ne serons pas surpris de trouver un enseignement médical également tombé. Ce n'est pas que le gouvernement ne cherche pas et qu'il n'ait pas conscience de ses devoirs ; mais il est impuissant et il se contente de promulguer de temps en temps quelques décrets où il annonce pompeusement la réforme du service médical : il va sans dire qu'il se borne là.

Avant l'introduction du bouddhisme en Chine, il n'est fait aucune mention de *médecine* parmi les sciences usuelles, qui étaient alors au nombre de six : la *musique*, l'*écriture*, l'*arithmétique*, le *cérémonial*, le *tir à l'arc*, la *conduite des chars*. Il n'y avait à cette époque que des prêtres appartenant à la secte de Tao et qui guérissaient par des pratiques magiques en assurant qu'ils étaient les seuls détenteurs du breuvage d'immortalité.

Le bouddhisme, avec ses doctrines austères, ne pouvait guère favoriser les études anatomiques ; aussi dans toutes les tentatives de réglementation de l'enseignement à ces époques, n'en fut-il jamais question. Il y a dans l'*Yu-kai* un article sur les écoles de médecine de l'empire. En effet, sous la première dynastie des Thang (620 après Jésus-Christ), il y avait dans tous les grands centres un enseignement portant sur les relations entre la médecine et l'astrologie et confié à la direction d'un médecin en chef résidant à la cour.

De 618 à 627, ce directeur suprême put s'adjoindre deux autres professeurs.

De 627 à 650 on en supprima un.

L'art médical en Chine

En 629 les chefs-lieux de province furent dotés d'un médecin en chef et d'un nombre d'élèves proportionnés à l'importance du lieu.

Nous arrivons tout de suite à l'année 1103, qui, d'après l'histoire officielle, est la date de la fondation des écoles de médecine.

En 1109, une section de médecine fut créée dans le Han-lin, ou Académie, qui, autant qu'il est permis de comparer, serait notre Institut et notre Sorbonne tout à la fois, et qui est à peu près la seule institution universitaire fonctionnant sérieusement à Pékin.

En 1220 on fonda des écoles secondaires dans tous les chefs-lieux d'arrondissement.

Sous la dynastie mongole, la science médicale reçut quelque impulsion de l'empereur Koubilaï. Des concours s'ouvrirent ; les questions portaient sur la théorie du pouls, l'acupuncture et la récitation des prières contre les esprits malfaisants.

Puis vint la dynastie des Mings, qui encouragea la science médicale et décréta l'assimilation des trois premiers grades de médecins aux trois premiers grades littéraires, ce qui donna un grand relief à la profession jusque-là déshéritée.

Pendant la période prospère des missionnaires jésuites, il leur était difficile de faire pour la science médicale ce qu'ils faisaient pour les autres sciences : ils auraient eu à se heurter contre mille superstitions et préjugés : on n'aperçoit donc pas durant cette époque de leur illustre apostolat, des témoignages bien sérieux de leur influence sur les progrès de la médecine ; on leur doit cependant, comme nous le verrons plus loin, les statues en bronze qui servent encore aujourd'hui à l'étude de l'acupuncture. Actuellement, c'est Pékin qui a seul le privilège d'un fantôme d'organisation et d'enseignement. Nulle part ailleurs il n'en reste le moindre vestige.

Le collège médical de Pékin s'appelle Ta-i-Yuen, nom pompeux rappelant la dynastie qui l'a fondé, bien qu'en réalité il ne commence à fonctionner sérieusement que sous Cang'hi

L'art médical en Chine

Cet empereur décréta que

« le Collège de Pékin fournirait des médecins pour le service de la cour, des courtisans, des eunuques, des serviteurs du palais, de tous ceux, enfin, de sang impérial ayant droit à l'assistance médicale.

Il comportait un président, deux assesseurs, un certain nombre d'officiers médecins, les uns Tartares, les autres Chinois. Seize élèves faisaient tour à tour le service du palais.

Le diplôme est conféré à tout étudiant capable de réciter par cœur un morceau extrait d'un livre classique ou d'un manuscrit dû à l'un des membres de sa propre famille, ayant exercé la médecine.

En 1866, le 14 juin, le jeune empereur se rendit à la cérémonie de funérailles de son père Cien-fong, dont le tombeau venait d'être achevé. Il gagna un fort rhume qui le força de garder la chambre et de fermer la porte à ses ministres.

Aussitôt les officiers du Collège médical furent mandés, mais ils ne parvinrent pas à le guérir.

A quelque temps de là, on vit paraître un mémorial émanant de Hu-ching-Yuen, censeur du Chan-si, dans lequel ce haut personnage, plein de filiale sollicitude pour son souverain, propose la révocation de ces officiers de médecine incapables.

Mais l'incident n'eut pas de suite. Cependant Hu-ching-Yuen profite de l'occasion pour proposer des réformes dans le service médical. Il prie Sa Majesté de jeter un regard favorable sur sa requête : prière, bien entendu, qui demeura parfaitement inexaucée.

Il existe cependant à Pékin une École *pratique*. En faire la description, ce serait arriver à montrer que tous les bâtiments sont à peu près en ruine. C'est dans l'un d'eux que nous avons vu ces deux statues en bronze, œuvre des missionnaires, et qui, par conséquent, sont fort au-dessus des procédés de la statuaire sinique : elles sont constellées de caractères chinois écrits sur de

L'art médical en Chine

petites bandes de papier, et collés sur les divers points indiqués par la science de l'acupuncture et qui sont au nombre de 360. C'est autour de ces statues que quelques rares étudiants zélés viennent s'initier aux secrets de la science !

En 1865, la *Gazette de Pékin* contenait un assez curieux décret prescrivant que l'empereur ne voulait plus qu'on pratique sur lui l'acupuncture. Mais cette impériale boutade est incapable d'ébranler l'arche sainte de la médecine chinoise, et l'acupuncture restera éternellement la panacée du Céleste-Empire.

Pouvons-nous dire quelque chose d'important sur l'organisation du service de santé militaire ? Si l'on consulte les recherches faites sur l'armée, on trouve plusieurs travaux dont les plus intéressants sont, l'un de M. Wade, l'autre de M. Meadows. Ces deux travaux fournissent des chiffres d'effectifs considérables et des détails infinis qui semblent contredire cet esprit antibelliqueux qui est un des caractères les plus saillants de la race chinoise. Mais nous avons recherché en vain dans les travaux de ces deux sinologues distingués le moindre point relatif au service de santé des armées : Quand un soldat tombe pendant le combat, il est voué à une mort certaine si la blessure est grave ; car personne ne s'occupe de lui, et, quand la déroute a lieu, ceux qui restent sur le terrain sont sûrs de n'être pas épargnés par le vainqueur.

Dans l'histoire de la campagne, durant la rébellion des Tai-ping, Wilson raconte que, après la convention de Pékin, on offrit aux Chinois de rendre les prisonniers que les troupes anglaises avaient faits : les mandarins répondirent :

— Conservez-les, que voulez-vous que nous en fassions ?

Nous savons comment les prisonniers européens ont été traités pendant la dernière expédition franco-anglaise ; les Chinois ne se traitent pas mieux entre eux.

Nous avons été nous-même témoin des horreurs que les rebelles ont commises en 1868. À Tien-Tsin, le Peiho était jonché de

L'art médical en Chine

cadavres attachés deux à deux et mutilés. C'était l'œuvre des Nien-Feï, dont les troupes impériales étaient parvenues à arrêter la marche sur Pékin. Ces rebelles, un instant maîtres d'une partie de la province, avaient jeté tous les cadavres dans le grand canal impérial, qui les avait fait refluer jusque la ville de Tien-Tsin. Sans les consuls étrangers qui forcèrent les autorités chinoises à s'occuper de ces corps, la populeuse cité de Tien-Tsin eût été envahie par le typhus.

Nous avons consulté les descriptions du matériel de guerre, les dessins, les sculptures où sont représentés les combats ; mais il nous a été impossible de rien découvrir qui se rapportât à l'objet dont nous nous occupons.

En conséquence, nous croyons pouvoir dire que l'organisation militaire de la Chine ne comporte pas de service de santé, et que les ambulances et hôpitaux militaires n'y existent pas.